

Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :

# Se raconter

Un projet de reconstruction  
et de théorisation de récits de pratique



Automne 2021

UQÀM | Chaire de recherche sur  
les enjeux de la diversité  
en éducation et en formation  
FACULTÉ DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION  
Université du Québec à Montréal

  
CENTRE D'INTERVENTION  
PÉDAGOGIQUE  
EN CONTEXTE DE DIVERSITÉ

Centre  
de services scolaire  
Marguerite-Bourgeoys  
Québec 

**Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :**

# **Se raconter**

**Un projet de reconstruction  
et de théorisation de récits de pratique**



## Récit de Laura

Rina est une élève de deuxième année du primaire (au 1<sup>er</sup> cycle), âgée de sept ou huit ans ; elle née en Irak. Sa petite sœur fréquente la maternelle et elle, est née au Québec. Tout semble bien aller pour Rina, jusqu'à ce que ses parents divorcent. À ce moment, l'école remarque que Rina éprouve de plus en plus de difficultés au plan scolaire et social. On tente alors d'entrer en communication avec le père, qui a obtenu la garde de ses filles, mais la collaboration s'avère ardue.

## Le panier de bonbons

L'histoire que je vais raconter s'est déroulée il y a environ quatre ans. L'école dans laquelle je travaillais à cette époque était très défavorisée et multiethnique. C'était la première fois que je travaillais dans ce type de milieu. J'étais la directrice adjointe de cet établissement primaire. L'événement dont il est question s'est produit un peu après les vacances de Noël donc, vers la moitié de l'année. Une enseignante est venue m'aborder à propos d'une élève de sa classe pour laquelle elle s'inquiétait. Il s'agissait de Rina, une élève de 2<sup>e</sup> année, âgée de sept ou huit ans, née en Irak. Elle avait une petite sœur en maternelle qui elle, était née au Québec. Elle avait commencé l'année en septembre et tout allait très bien au début. Elle avait de très bonnes notes.

En cours d'année, on a appris que les parents de Rina se séparaient. Elle nous a dit que c'était maintenant son père qui était responsable de la maison. Son enseignante a donc décidé de l'appeler parce qu'elle percevait un changement de comportement chez l'élève. Elle était plus renfermée et communiquait moins alors qu'en début d'année, elle était plus souriante et avait des amis. À ce moment, on voyait qu'il y avait des changements et on avait l'impression qu'elle s'isolait. Son enseignante prenait le temps de lui parler et de lui demander « Comment ça va ? », ce à quoi la petite lui répondait : « À la maison, ce n'est plus pareil. Maintenant, c'est papa qui s'occupe de nous. »

En appelant à la maison, l'enseignante a effectivement reçu la confirmation que c'était le père qui avait la garde des enfants et qu'il désirait, lui aussi, la rencontrer pour lui parler de vive voix. Au départ, c'était surtout la mère de l'enfant qui venait à l'école. Lui, on le voyait peu. Avant que l'enseignante rencontre le père, Rina et sa petite sœur ont commencé à porter un voile. À ce moment, les enseignantes de Rina et de sa sœur ont commencé à se parler entre elles et à partager ce qu'elles observaient, chacune de leur côté. La petite en maternelle ne semblait pas être autant affectée que sa grande sœur.

Le rendez-vous planifié entre le père de Rina et son enseignante a finalement été annulé. Entre-temps, les contacts avec la mère ont complètement cessé. On a essayé de la rejoindre, sans succès. Même l'intervenante communautaire scolaire de l'école<sup>1</sup> (ICS) n'y arrivait plus. Je pense que la mère avait changé de numéro de téléphone.

À mon avis, le jour où Rina est arrivée à l'école voilée marque le début « d'une descente aux enfers » dans son parcours scolaire ; elle ne voulait plus travailler, n'avait plus de relations sociales et s'isolait de plus en plus. Puis, ses notes ont chuté. Elle n'était pas seulement voilée sur la tête, mais portait un vêtement qui la couvrait de la tête aux pieds, une robe à manches longues qui couvrait ses chevilles... Elle nous a aussi indiqué que son père lui interdisait de se changer à l'école. Or, sa tenue vestimentaire l'empêchait de courir

<sup>1</sup> Les intervenant.e.s communautaires scolaires sont des personnes dédiées au renforcement du lien école-famille-communauté.

durant les cours d'éducation physique. Il y avait donc des enjeux au niveau de sa réussite scolaire et sociale.

Par la suite, l'enseignante a tenté à de nombreuses reprises de contacter le père de Rina, mais elle sentait qu'il était fuyant. Il est arrivé à quelques reprises qu'il ne se présente pas à l'école alors qu'il devait le faire. De plus, nous étions toujours sans nouvelles de la mère. Rapidement, l'enseignante a fait appel à la direction de l'école pour nous demander de l'aide. Elle nous a indiqué que la petite n'allait pas bien, qu'elle avait des troubles de comportement et qu'elle était vraiment agitée, des difficultés qu'elle n'avait pas notées au début de l'année. On sentait que Rina extériorisait beaucoup de choses qui lui arrivaient. À ce moment-là, nous étions encore plus inquiets que dans les premiers temps parce qu'on sentait que beaucoup de choses s'accumulaient et se cristallisaient de plus en plus au regard des difficultés de l'enfant.

À partir de ce moment, la direction a pris le relais pour tenter de rejoindre le père et pour prendre rendez-vous avec lui, sachant que nous étions toujours sans nouvelles de la mère. Nous avons décidé d'envoyer au père une lettre de convocation officielle stipulant qu'il était attendu à un moment précis et qu'il devait venir. Ça a quand même pris beaucoup de temps avant de réussir à le voir. Nous étions rendus à la deuxième période de bulletin donc, nous étions en fin février ou au début de mars. Le père s'est présenté à cette convocation officielle, rencontre au cours de laquelle il y avait la direction et l'enseignante de Rina. Nous avons aussi invité une technicienne en éducation spécialisée<sup>2</sup> (TES) parce qu'à ce moment-là, l'élève avait commencé à s'opposer à son enseignante. Comme elle faisait souvent des crises de larmes, les TES de l'école avaient commencé à travailler avec elle.

Lors de la rencontre, nous avons expliqué au père que nous avions observé certaines choses depuis le retour du congé des Fêtes, avec tous les changements qui avaient eu lieu dans la famille, mais surtout, depuis que Rina portait le voile. Nous avons alors été confrontées à la résistance du père. Pour lui, il n'y avait aucun lien entre le fait que sa fille porte soudainement un voile et ses difficultés au niveau social et scolaire. Il accusait même la mère d'en être responsable. À ce moment, j'ai vraiment vécu un choc culturel ou de valeurs. Nous avons clairement une façon différente de voir les choses. Le père nous a dit qu'on exagérerait. Il a ajouté: « Ça ne se peut pas! Ma fille n'est pas comme ça à la maison. Tout va super bien! ».

Lorsque la famille a immigré ici, le père de Rina s'absentait souvent et faisait des allers-retours entre leur pays d'origine et le Québec pour travailler ou autres choses. J'ai l'impression que c'est fréquent chez certaines familles du milieu. De son côté, la mère a fait ce qu'elle pouvait avec ce qu'elle avait comme outils pour s'intégrer dans une société qu'elle ne connaissait pas. Elle ne travaillait pas, ne connaissait pas la langue et n'avait pas de revenus. Donc, quand le père est revenu après plusieurs mois, il a jugé qu'elle avait été

<sup>2</sup> La personne technicienne en éducation spécialisée en milieu scolaire travaille auprès d'élèves éprouvant des difficultés d'adaptation afin de permettre leur intégration sociale et scolaire ou de faciliter leur réadaptation.

inapte à s'occuper des enfants convenablement et il a décidé de demander la garde exclusive.

Quand la mère de Rina s'occupait de ses enfants, ça n'allait pas vraiment bien pour elle, sans que ça ait un impact sur eux à l'école. La petite ne portait pas toujours des vêtements propres, mais elle réussissait bien; elle semblait heureuse, elle souriait, elle avait des amis. Quand on appelait la maman, elle nous répondait qu'elle voulait aider, mais clairement, elle manquait de moyens. De notre côté, on l'avait mise en contact avec une intervenante dédiée aux relations école-famille-communauté. Un pont avait donc été créé afin de trouver les ressources pour la soutenir avec des services du quartier: l'aide alimentaire ou vestimentaire, par exemple. On avait fait ces démarches-là. Puis, le père est revenu, après ne pas avoir vu ses enfants pendant un certain temps, et je ne sais pas comment il a fait, mais il a réussi à faire déclarer la mère inapte. Nous avons été surpris parce qu'il est rare que les mères perdent la garde de leurs enfants, à moins de maltraitance évidente. Peut-être y avait-il des informations qui nous échappaient...

Lorsque nous avons enfin pu rencontrer le père, nous lui avons donc expliqué qu'à notre avis, tous ces changements avaient eu un grand impact sur Rina. Nous lui avons également indiqué que sa fille exprimait sa gêne de porter le voile. Elle avait clairement dit à son enseignante: « Je n'aime pas ça, je ne veux pas porter le voile! C'est papa qui me force à le porter. Je ne suis pas capable de courir et de suivre mes cours d'éducation physique. » Nous avons donc osé demander au père pourquoi il tenait absolument à ce que ses filles portent le voile alors que ce n'était pas le cas auparavant. Nous lui avons dit qu'à notre avis, il s'agissait d'un changement important pour elles et qu'il ne semblait pas y avoir d'obligation à porter le voile dans la culture musulmane, surtout à un si jeune âge. Si Rina avait bien vécu la situation, on n'aurait pas demandé cette rencontre avec le père. On se serait tout de même informé pour savoir si la situation familiale avait changé. Il était important que nous sachions que la mère ne s'occupait plus des enfants, mais nous n'aurions pas tenté de le rencontrer à tout prix pour avoir cette conversation. Par contre, étant donné que Rina ne s'adaptait clairement pas à tous ces changements, qu'elle était en réaction et qu'il y avait des transformations au niveau de son comportement, il fallait chercher à comprendre.

On a donc d'abord tenté de savoir pourquoi le père tenait à ce que ses filles soient dorénavant voilées. Il nous a alors répondu: « Si vous avez deux bols de bonbons, est-ce que vous préférez manger le bonbon qui est emballé ou celui qui ne l'est pas? » À ce moment-là, l'enseignante et moi, nous étions abasourdis. S'il avait insisté sur des croyances religieuses ou des valeurs, ça aurait été difficile de débattre face à ce type d'arguments. Ce n'est pas évident de confronter la foi des autres. Mais c'était un argument que je ne comprenais pas et qui me choquait, même. Pour moi, cela illustre une perception complètement différente de l'égalité homme-femme de celle que j'ai. Je lui ai répondu: « Votre enfant n'est pas un bonbon et on ne la consomme pas! »

Rina exprimait des émotions très clairement, disait qu'elle avait de la difficulté à vivre ces changements et lui, il ne voulait pas reconnaître ses difficultés. Cette première rencontre s'est terminée sur un mélange d'émotions et de frustrations de notre part, l'enseignante et moi, sans toutefois qu'il y ait d'agressivité ou de levée de ton. Les discussions sont demeurées cordiales, mais on avait l'impression d'être dans un « cul-de-sac » et que rien n'avait été proposé pour soutenir Rina. Au contraire, son père disait qu'il ne reconnaissait pas les difficultés de sa fille et qu'elles ne pouvaient pas être liées à l'absence soudaine de la mère et au port du voile.

Par la suite, nous nous sommes rencontrés plusieurs fois parce que la situation de Rina ne s'améliorait pas. Il a fallu établir un plan d'intervention pour mettre en place tout ce que l'on pouvait pour la soutenir. Malheureusement, on avait toujours l'impression que la situation était hors de notre contrôle parce que pour nous, tout était lié à la situation familiale. Dans son plan d'intervention, nous avons mis des objectifs pédagogiques donc, des moyens pour soutenir ses apprentissages parce que ses notes étaient en chute libre. On l'a jumelée avec un autre élève avec qui elle se sentait bien. On a aussi travaillé ses relations et ses habiletés sociales. La TES a organisé des récréations animées où elle invitait d'autres petites filles qui étaient voilées pour qu'elles discutent de leurs sentiments à cet égard.

Il a été difficile d'obtenir le consentement du père pour toutes nos interventions. Ne reconnaissant pas les difficultés de sa fille, il ne voulait pas donner son accord pour qu'elle soit suivie par la psychoéducatrice et ne comprenait pas pourquoi on voulait mettre en place un PI. L'enseignante de Rina a passé beaucoup de temps avec elle en récupération pour réviser, mais aussi pour développer une relation privilégiée, un lieu pour qu'elle puisse parler de ce qu'elle vivait. L'enseignante souhaitait que l'école soit un lieu sécurisant pour Rina et que cela devienne un facteur de protection. Cela a été précisé dans le PI. Parallèlement, on a travaillé le côté scolaire. Pour nous, Rina vivait des traumatismes qui agissaient sur elle comme si elle avait des troubles d'apprentissage alors qu'elle n'en avait pas auparavant. On aurait dit qu'elle n'était plus capable d'apprendre. L'enseignante, la TES et moi, nous avons revu son père à la fin de mars. La TES a alors parlé des récréations animées, puis a mis l'accent sur les faits : les notes qui chutaient, l'isolement social, etc. Dès que le père nous dirigeait vers des arguments d'interprétations ou de valeurs, nous revenions sur les faits que nous avons notés, sur des observations claires.

Il était important, à ce moment-là, de prendre nos distances, de nous dissocier de nos émotions, parce que nous risquions d'être confrontés à des chocs culturels ou de valeurs. Nous pouvions prouver ce que nous avançons, c'est-à-dire que les difficultés que nous observions chez Rina étaient attribuables aux changements qu'elle avait vécus en dehors de l'école. Cela nous permettait de dire au père que ses arguments ne tenaient pas la route. Par exemple, nous lui avons expliqué qu'il y a des règles de sécurité à respecter dans un cours d'éducation physique. Je pense que c'était la bonne

approche de revenir toujours aux règles « légales » et sur les impacts associés au fait de ne pas les respecter. À force de discuter avec le père, on a finalement réussi à négocier. Rina pourrait dorénavant porter des shorts avec un grand t-shirt pendant ses cours d'éducation physique, mais il insistait pour qu'elle porte son voile quand même.

On a eu l'impression d'avoir un gain et on en a profité pour en demander toujours un peu plus au père par la suite. Rina nous a dit qu'elle était contente de savoir qu'en éducation physique, elle pourrait se sentir un petit peu comme les autres. Nous avons eu quelques petits gains ici et là pendant le reste de l'année, mais au prix de beaucoup de temps et d'efforts. On sentait tout de même que le père était reconnaissant de tout ce qu'on faisait pour sa fille, même s'il ne l'exprimait pas clairement.

Les autres enfants de la classe ont réagi à tous ces changements chez Rina. Ils la questionnaient, mais je pense qu'elle ne savait pas quoi répondre. C'est sûrement une des raisons qui l'ont amenée à s'isoler. Les autres enfants allaient souvent voir l'enseignante pour lui dire que Rina n'allait pas bien et qu'ils ne comprenaient pas pourquoi elle ne voulait plus leur parler. Ils lui disaient : « Elle est toute seule dans un coin et elle pleure. » L'enseignante essayait alors de recréer des liens, de la faire travailler en équipe, de lui faire vivre ce qu'elle vivait auparavant, mais elle s'opposait et ne voulait plus participer. Donc, c'est sûr que le groupe a été affecté par cette situation. L'enseignante est intervenue auprès de Rina, de façon individuelle, mais aussi, auprès du groupe. En compagnie de la TES, elle a pris le temps de discuter avec les autres élèves une journée où la petite était absente. Les enfants ont pu s'exprimer et on leur a expliqué que les parents font des choix pour leurs enfants, mais qu'en cas de besoin, ils pouvaient toujours demander de l'aide à l'école. Ils ont aussi discuté des moyens qu'ils pouvaient utiliser pour soutenir Rina et qu'il était important de ne pas la stigmatiser. Même si certains de ses comportements étaient difficiles à accepter, il ne fallait pas la laisser tomber. De façon générale, je pense que les enfants ont été capables de la soutenir. Malgré les conflits, ils ne la rejetaient pas.

À un moment donné, la maman de Rina s'est battue pour voir ses enfants. Je pense que ça a beaucoup aidé. La petite nous disait : « Je vois maman ! » On lui a alors dit : « Profite de tes moments avec elle. Peut-être qu'elle pourra t'aider à l'école ? » Il fallait être prudent parce que notre rôle n'est pas de diviser les parents ni d'être des médiateurs en situation de conflit. Il ne faut pas mettre les parents l'un contre l'autre ni placer l'enfant dans un conflit de loyauté. Malgré tout, le père avait toujours la garde des enfants. À quelques reprises, on a essayé de refaire ce genre de lien entre les règles et les lois, et ce qui se passait en classe pour voir quels moyens peuvent être mis en place pour soutenir Rina. À la fin du printemps, il ne l'obligeait plus à porter la longue robe. Elle portait un pantalon et un chandail à manches longues, mais toujours son voile. Tranquillement, on sentait que Rina était apaisée et qu'elle changeait de comportement à nouveau. Je pense aussi que le fait que sa maman soit présente a beaucoup aidé. Rina pouvait finalement porter les

mêmes vêtements que tout le monde; elle pouvait recommencer à courir dans la cour d'école avec les autres. Les récréations animées avaient aussi fait en sorte qu'elle s'était fait de nouvelles amies.

Vers la fin du printemps, nous avons donc l'impression que ça allait mieux au niveau social. On sentait qu'on a avait redonné le goût à Rina de venir à l'école, qu'elle était plus à l'aise avec ses pairs. Au plan académique, par contre, ça ne s'améliorait pas beaucoup. Nous avons l'impression que le contexte familial continuait d'avoir un impact négatif sur elle. Son enseignante a donc maintenu les rencontres individuelles et le travail de récupération. Elle lui a accordé beaucoup de temps. L'enseignante me disait souvent qu'elle se sentait impuissante face à cette situation et qu'elle était frustrée parce qu'elle trouvait ça injuste. Elle venait me demander des choses comme: «Penses-tu que j'ai le droit de dire à la petite qu'elle peut enlever son voile et ses vêtements, que je ne le dirai pas à son papa et que je comprends la situation?» Mais on ne veut pas mettre l'enfant en situation de conflit de loyauté. Ce qu'elle vivait, ce n'était pas de la maltraitance et là, inévitablement, elle se serait retrouvée à mentir à son papa. Ce ne sont pas les valeurs qu'on veut enseigner à l'école. Mais je sais que l'enseignante trouvait cela injuste et frustrant et qu'elle mettait beaucoup de choses en place pour soutenir la petite dans ses apprentissages en classe. Elle me disait qu'elle était frustrée que ça ne fonctionne pas parce que cela augmentait aussi sa charge de travail de soutenir autant cette enfant-là. Elle était frustrée de ne pas savoir pourquoi ça ne fonctionnait pas et quels moyens elle devait utiliser pour faire évoluer la situation.

Le rôle de l'école n'est pas de sauver les enfants; c'est de leur donner des occasions qu'ils se sentent bien et qu'ils apprennent. Donc, elle s'est recentrée sur ce rôle-là. Et il ne faut pas oublier qu'il y avait d'autres élèves dans sa classe qui avaient besoin d'elle, eux aussi. Il ne fallait donc pas mettre Rina de côté et ne pas s'en occuper, mais il ne fallait pas non plus oublier les autres. L'enseignante faisait donc la récupération avec Rina et essayait de créer un lien avec elle en lui parlant. Par la suite, elle a un peu lâché prise parce qu'elle ne pouvait plus vivre ces émotions-là constamment. Puisque les principales causes des échecs scolaires de Rina se situaient à la maison, selon elle, elle s'est dit: «Je n'ai pas à me remettre en question. Je fais mon travail de prof, je ne suis pas responsable de son échec scolaire. Je lui ai offert des périodes de récupération, j'ai adapté mon enseignement pour ne pas la surcharger cognitivement et affectivement.» À la fin de l'année, je pense que l'enseignante avait un sentiment de réussite, malgré tout, parce qu'elle avait maintenu la relation et que la petite semblait contente. Elle lui a donné des câlins et elle lui a exprimé son bonheur de pouvoir courir dehors. Donc, l'enseignante se basait sur les paroles de l'élève pour se dire qu'elle avait bien fait les choses.

Nous avons tout de même suggéré au père que Rina reprenne son année parce qu'elle était en fin de cycle et que, de janvier à juin, elle avait été souvent indisponible aux apprentissages. Nous avons donc pris la décision,

en équipe, de lui faire recommencer son année. Évidemment, le père était impliqué dans ce processus décisionnel. À la rentrée, Rina était donc à nouveau en deuxième année. Puis, le père a décidé de déménager en plein milieu de l'année scolaire. On les a donc perdus de vue. Deux ans plus tard, il a cherché à réinscrire ses enfants à l'école, mais ça n'a pas fonctionné à cause de leur nouvelle adresse, il me semble. En changeant Rina d'école, il a dû être confronté aux mêmes problèmes et difficultés, et le nouveau milieu scolaire n'a peut-être pas pris le temps de construire un lien comme nous l'avions fait avec la famille, pour essayer de la comprendre, tout en respectant son point de vue.

J'ai choisi de raconter cette histoire parce que je pense que l'argument du père — qui m'a demandé si je préférerais manger un bonbon emballé et déballé — ne m'est jamais sorti de la tête. Ça m'a vraiment marquée! Il y a encore des moments où je vois un pot de bonbons et j'y pense. J'ai vécu d'autres situations de chocs culturels ou de valeurs, mais j'ai vraiment été ébranlée et choquée qu'on puisse comparer et associer l'état d'un humain à celui d'un bonbon enveloppé. Je ne viens pas d'un milieu multiethnique. En plus, c'était la première fois que je travaillais dans une école comme celle-là. C'était nouveau pour moi, à l'époque. Ça a été un début un peu intense. J'étais confrontée par ce que je vivais. Au début, j'étais choquée en tant que femme et aussi par le fait que je sentais qu'on ne respectait pas les besoins de Rina en lui imposant de telles choses, mais je ne pouvais pas rester dans cet état d'esprit-là. J'ai donc choisi de mettre l'accent sur l'idée d'égalité des chances de réussite en demandant au père s'il voulait que sa fille ait les mêmes chances que les autres enfants, ce à quoi il me répondait par l'affirmative. Je pense que, ce qu'il fallait, c'était de sortir du choc culturel parce que c'était trop confrontant. J'ai l'impression qu'au Québec, on a un historique où la religion a été très présente et que la rupture a été tellement violente que, maintenant, on réagit très fortement quand on vit ce genre de situation. On porte dans notre histoire cette rupture où l'on s'est débarrassé d'une emprise et quand on se sent confronté à des situations où les gens sont très religieux, c'est parfois difficile. Mais après avoir fait ce constat, si on ne va pas au-delà du choc culturel ou de valeurs, on n'y arrivera pas. Il faut donc insister sur ce qui est essentiel: la réussite de l'élève et le fait de s'assurer qu'il puisse avoir les mêmes chances que les autres à ce niveau-là.

Ça aurait été facile de critiquer le père et d'être rigide, mais ça aurait été dangereux. On aurait pu lui mettre tous les torts sur le dos — le fait qu'il voile ses enfants, qu'il ne reconnaisse pas les difficultés de sa fille, qu'il ait mis la mère de côté — mais ça ne nous aurait avancés à rien. On avait le devoir de chercher la vérité et si on avait à prendre position, il fallait que ce soit basé sur des faits. C'était complexe! Il aurait été plus facile de ne pas aimer le père, mais ça ne nous aurait menés nulle part. Il fallait plutôt trouver des moyens ensemble de soutenir l'enfant pour susciter sa résilience. Quand on n'aime pas un parent, ça teinte la relation qu'on a avec l'élève et ça transparaît dans les activités auxquelles on expose l'enfant. On

lui en demande moins et on devient moins exigeant, mais quand on agit comme ça, on nivelle par le bas.

Alors, il fallait absolument préserver la relation avec le père. Les filles n'arrivaient pas à l'école l'air démuni. Elles étaient propres, avaient des lunchs équilibrés, ne semblaient pas se faire battre, même si elles subissaient un choix qui était contraire à leur volonté. À un moment, on s'est posé la question à savoir si on devait faire un signalement à la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ) parce qu'on sentait que le père ne soutenait pas le cheminement scolaire de Rina et que l'enfant était perturbée par l'absence de sa mère. Mais comme il n'y avait pas matière à ça, je ne pense pas que le signalement aurait été retenu. Le problème avec les signalements, c'est le risque de briser le lien avec les parents et cette relation-là, c'est un facteur de protection pour l'enfant. Donc, il faut la préserver le plus possible. Si on avait fait le signalement, probablement qu'on aurait coupé les liens et qu'on n'aurait plus eu de pouvoir d'influence. Tout ce qu'on aurait pu gérer, ce sont les conflits quotidiens à l'école, mais on n'aurait pas touché au cœur du problème. Dans cette situation-là, on a préféré mobiliser des ressources. Ça n'a pas été facile parce que le père refusait l'aide qu'on lui proposait à l'école (ex. : psychoéducation) ou au Centre local de services communautaires<sup>3</sup> (CLSC). La TES a pu travailler avec Rina seulement parce que ce n'était pas une intervention qui demandait l'accord des parents.

Dans ce cas-là, la principale valeur ou conviction qui a guidé mon intervention a donc été l'égalité des chances. Je travaille beaucoup avec *Une école montréalaise pour tous* dont les valeurs sont la justice sociale, l'inclusion et l'égalité des chances. Pour soutenir Rina, j'estime qu'il fallait rester centré sur ces valeurs-là. Il aurait été facile de niveler par le bas et de dire qu'elle vivait beaucoup de choses, mais je pense plutôt qu'il fallait lui montrer qu'elle était capable, malgré les changements qu'elle vivait. Dans ces situations-là, il faut mettre l'accent sur la réussite de l'élève et sur l'égalité des chances. Pour soutenir la réussite de Rina, il fallait faire en sorte qu'elle sente qu'elle faisait encore partie du groupe, lui donner le goût de venir à l'école, l'aider avec des périodes de récupération, tout en expliquant à son père les impacts que certaines de ses décisions pouvaient avoir sur le cheminement scolaire de sa fille.

Ce que je dirais à un enseignant qui vivrait une situation similaire à celle que j'ai racontée, ça serait de ne jamais oublier que la vérité existe des deux côtés quand on vit un conflit de valeurs ou un choc culturel avec des parents. Il n'y a pas nécessairement de position meilleure l'une par rapport à l'autre. En partant avec cette prémisse-là, ça permet de ne pas mettre l'autre dans une position d'infériorité et de demeurer plus neutre, plus objectif. C'est une question très importante d'éthique professionnelle.

<sup>3</sup> Le centre local de services communautaires (CLSC) est un organisme public offrant des services de première ligne en matière de santé et de services sociaux dans son installation, mais aussi à l'école, au domicile ou en milieu de travail.

L'enseignante de Rina avait vécu des choses difficiles au plan personnel. On est des êtres humains qui travaillent avec des êtres humains. Inévitablement, il y a parfois des situations personnelles qui remontent à la surface. C'est dur pour un enseignant de ne pas transposer son vécu personnel sur sa vie professionnelle, mais il faut rester détaché émotionnellement, maintenir une distance et une éthique professionnelle. C'est difficile parce que certaines situations nous confrontent, comme celle que je viens de raconter. La posture enseignante n'est pas tout le temps facile, mais il faut faire confiance au fait qu'on a étudié dans le domaine et qu'on va se perfectionner tout au long de notre carrière. Il faut avoir confiance en ce que l'on dit aux parents et, en même temps, il faut écouter ce qu'ils ont à nous dire. Il est important de garder des traces de nos observations dans un cahier pour paraître plus crédibles. Ça permet de se repérer dans le temps, par exemple, et aussi, de s'appuyer sur des faits.

J'aimerais aussi dire qu'être enseignant, ce n'est pas seulement transmettre des connaissances académiques. Tout le soutien au développement social et humain est très important. Pour que tes élèves apprennent, il faut que tu prennes en compte d'où qu'ils viennent et ce qu'ils ont vécu. Sinon, tu risques de perdre beaucoup d'énergie et ils risquent de ne pas réussir. Le rôle d'enseignant, c'est un rôle beaucoup plus large que celui de pédagogue; il faut aussi développer les relations avec ses élèves. Ils ont tous besoin de sentir qu'ils sont importants à nos yeux. Alors, quand tu entres dans ta classe en septembre, ton rôle comme enseignant c'est de créer ces liens-là dès le début.

Aussi, je pense qu'il ne faut pas hésiter à aller chercher de l'aide quand on en ressent le besoin. Que ce soit la direction ou ses autres collègues, il ne faut jamais oublier que tes élèves, ce sont aussi les élèves de l'école. Des fois, on a peur d'être jugé parce qu'on n'est pas capable de trouver une solution. En tant qu'enseignant, je pense qu'on est souvent exposé aux critiques et aux regards. Le sentiment d'impuissance, on l'a tous à un moment ou à un autre, comme dans n'importe quel autre emploi. Mais il faut aller chercher des alliés et ne pas avoir peur de se montrer vulnérable. Tous les enseignants vivent des difficultés, surtout quand ils sortent de l'université.

Un conseil que je donnerais à quelqu'un qui travaillerait dans un milieu multiethnique pour la première fois, ça serait de prendre du recul, de réfléchir et de baisser ses gardes. Quand on est face à des situations qui engendrent des chocs culturels ou des conflits de valeurs, il faut se recentrer sur l'élève et sur sa réussite. Il faut savoir se dissocier de ses propres valeurs. Ça ne veut pas dire de les jeter, mais si toi tu avais été élevé dans un autre contexte, tu aurais fait les choses différemment et tu aurais vu le monde avec d'autres lunettes. La difficulté, c'est que la perception du monde de la personne qui est devant toi est aussi bonne que la tienne, mais il y a un fossé entre vos deux façons de voir et vous devez vous rejoindre le plus possible. Qui sommes-nous pour dire qu'on détient la vérité? On a été élevé dans un système avec un certain mode de fonctionnement, mais d'autres ont été élevés ailleurs, avec d'autres manières de faire. De plus en plus, on parle de

se rattacher à des données probantes. Donc, il est important de s'informer sur la clientèle et sur les principaux enjeux dans l'école. J'ai l'impression que, quand on est informé, on vit des chocs culturels moins fortement et on est moins enclin à porter des jugements parce qu'on comprend davantage certaines situations. S'informer, c'est aussi discuter avec ses collègues.

Je pense donc que, pour travailler dans un milieu multiethnique, il est important d'être ouvert au fait qu'il y a plusieurs façons de voir le monde et de vivre. C'est un travail qu'il faut faire sur soi, graduellement. Il faut se détacher de ses valeurs, de celles de ses parents, et se questionner sur ce qui nous fait réellement peur : est-ce que j'ai peur de perdre ma place, mon identité ? En prendre conscience et le nommer nous aide à garder une certaine distance et à gagner de la confiance. Les différences culturelles amènent des différences au niveau de la pratique. Mais ce n'est pas parce qu'une chose est nouvelle que je ne suis pas compétent. C'est juste différent. En tant qu'enseignants, nous pouvons adapter notre façon de parler aux parents pour transmettre nos attentes clairement (ex. : le suivi que les enfants doivent recevoir à la maison). Au début de l'année, je faisais toujours une rencontre sur ce que je souhaitais dans ma classe. Après, je faisais une autre rencontre pour expliquer aux parents comment ils pouvaient soutenir leur enfant. Ils avaient aussi l'occasion de s'exprimer à différents niveaux. Ça me permettait de créer une petite communauté dans la classe. Ça, j'estime que c'est encore plus important en contexte de diversité. Avec les parents c'est comme avec les enfants : il y a toujours 80 % de la population qui répond à ce qui est mis en place, 15 % qui a besoin d'un peu d'aide et 5 % sur qui tu vas passer beaucoup de temps. Alors, il faut mettre l'accent sur le 80 %, mettre des choses en place pour le 15 % puis aller chercher de l'aide pour le 5 %.

Si j'avais à revivre une situation similaire, je pense que j'insisterais plus rapidement sur les règles et les lois de fonctionnement, au lieu d'essayer de convaincre le père et de dialoguer trop longtemps. On lui donnait une chance que les choses s'améliorent, mais je pense qu'on aurait dû envoyer la convocation plus tôt. En même temps, je ne sais pas si on aurait pu faire différemment. L'enjeu, c'était vraiment de mobiliser le parent et de mettre l'accent sur la réussite et le bien-être de l'élève.

